

Pierre Tourlier

Conduite à gauche

Mémoires du chauffeur de François Mitterrand

DENOËL
IMPACTS

www.denoelimpacts.com

Cenduite à gauche

Pierre Tourlior

**avec la collaboration de
Laurent Delmas**

Conduite à gauche

Mémoires du chauffeur de François Mitterrand

**DENOËL
IMPACTS**

**© by Éditions Denoël, 2000
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN : 2.207.25037.7
B 25037.7**

2 janvier 1996, 22 heures. Un petit avion privé ramène François Mitterrand à Paris. Il vient de passer le réveillon du 31 décembre à Latche, avec les siens. Le Dr Tarot l'accompagne, ainsi que son chien Baltique. Je les accueille à leur descente d'avion. Une fois dans la voiture, nous nous dirigeons vers la clinique à Saint-Denis.

À minuit, François Mitterrand subit une batterie d'examens : IRM, scanner, échographie...

Plus d'une heure après, nous pouvons enfin rejoindre son domicile.

L'ancien président de la République est exténué. Il souffre. Assis derrière lui, Jean-Pierre Tarot tente d'apaiser ses douleurs en lui massant les épaules : « Ne vous inquiétez pas, ça va aller », lui murmure le médecin.

« J'ai froid, j'ai froid », répète François Mitterrand. On le couvre d'un plaid.

« Qu'ont-ils découvert ? » finit par demander François Mitterrand à Jean-Pierre Tarot.

« Ça commence à atteindre le cervelet, monsieur. Mais, cela se traite bien par la chimiothérapie.

– Je ne veux plus de ces traitements. J'en ai assez.
Quels seront les premiers symptômes ?

– La paralysie puis l'aveuglement, monsieur.

– Dans combien de temps, docteur ?

– Si on ne fait rien, monsieur, cela peut venir très vite.

– C'est irréversible ?

– Mais non.

– Jean-Pierre Tarot, vous êtes en train de me mentir.
Le professeur vous a parlé plus longtemps que ça. Dites-moi la vérité. »

Brisant le silence qui suit, François Mitterrand se tourne vers moi et me dit : « Bon, je sais ce qu'il me reste à faire. »

À partir de cet instant, François Mitterrand ne dit plus un mot. Il n'est que souffrance, se plaignant d'avoir froid. Et je viens de comprendre, à cause de cette dernière phrase, que plus jamais je ne le conduirai.

Nous arrivons avenue Frédéric-le-Play. S'adressant à Jean-Pierre Tarot, François Mitterrand lui lance d'une voix ferme : « Allez, descendez, laissez-moi. »

Puis : « Pierre, on s'en va. Roulez.

– Mais, monsieur, c'est impossible. Nous sommes chez vous. Vous avez froid. Il faut rejoindre le Dr Tarot. Il faut rentrer.

– Je vous ai dit de partir, d'avancer, c'est clair. » Le ton est de plus en plus ferme, sans réplique.

« Non, monsieur, franchement, je n'ai pas le droit. S'il vous arrive quoi que ce soit, je ne me le pardonnerai pas. Il vous reste cinq mètres à faire à pied et vous serez chez vous, au chaud.

– Alors, vous aussi, Pierre, vous ne m'obéissez plus. Avant vous n'auriez pas discuté. Mais je vous comprends, je ne vous en veux pas. Rentrons. »

François Mitterrand descend du véhicule. Un membre de la sécurité est à ses côtés pour l'aider. Il pénètre dans cet immeuble dont il ne sortira plus.

Je reste accroché à mon volant. Comment ai-je pu lui désobéir ? C'est la première fois en vingt-cinq ans. Je suis profondément malheureux. Partagé entre la certitude d'avoir agi sagement et le sentiment d'avoir peut-être manqué de courage. Et si François Mitterrand avait simplement désiré que nous fassions ensemble une dernière balade en voiture dans le Paris nocturne, comme au bon vieux temps ? Et si... ? Ce souvenir me hante toujours. Ai-je bien fait ? Personne ne peut répondre à cette question. D'une certaine façon, ce soir-là, nous nous sommes dit adieu.

1

La cérémonie du départ

« Voici les clés de la voiture, excuse-moi, je n'ai pas eu le temps pour la vidange, mais en revanche le plein d'essence est fait ! » Cette phrase je l'ai lancée, goguenard, au chauffeur de Jacques Chirac, un certain 17 mai 1995, soit douze jours après l'élection du nouveau président de la République. Cette date restera gravée à tout jamais dans ma mémoire, évidemment, et pourtant ce jour-là fut pour moi un jour presque comme les autres.

En me levant ce matin-là pour conduire une dernière fois le Président à l'Élysée, je ne mesure pas vraiment qu'une page, longue de deux septennats, va se tourner à tout jamais. Mon seul véritable souci : que mon indiscutable émotion ne me fasse pas rater la sortie en abîmant la voiture sur le portail de l'Élysée... par exemple ! Comme depuis bientôt quatorze ans maintenant, je me rends donc au Palais pour chercher la voiture présidentielle.

Ensuite, je prends la direction du quai Branly, de ces appartements qui au fil des années me sont devenus particulièrement familiers. Ma femme et moi y occupions un logement de fonction que nous rendrons en juillet

1996. J'arrive dans l'appartement de François Mitterrand, qu'il n'habitera plus jamais à compter de ce jour. La totalité de ses affaires personnelles a été déménagée ces jours derniers. Un dernier regard pour ces lieux chargés de souvenirs, et je repars vers l'Élysée.

Ce trajet que j'ai effectué des milliers de fois me semble tout à coup bien triste. « Une page se tourne », me dira François Mitterrand quelques heures plus tard. J'étais assez inquiet, car la veille le Président subissait de plein fouet les assauts du mal qui le rongait : j'espérais que de ce point de vue tout se passerait donc bien. Cette inquiétude, nous l'avions partagée avec le Dr Tarot les jours précédents. En moi-même, je ne cessais de répéter : pourvu qu'il puisse terminer son mandat dignement.

Comme deux complices

Cette relative indifférence à l'événement proprement dit, je la dois peut-être au Président en personne. Lui, c'est depuis janvier dernier qu'il s'y prépare, lorsqu'un jour dans la voiture il me dit : « Il serait souhaitable qu'il y ait en France une alternance politique, y compris au sommet de l'État. » Les faits, c'est-à-dire l'élection de Jacques Chirac, lui ont donné raison. Certes, son cœur le portait vers les socialistes, mais depuis longtemps, bien avant le début de la campagne électorale, le Président connaissait l'identité de son successeur. Il l'avait en quelque sorte sinon choisi, du moins pressenti.

Je me rappelle ainsi qu'en août 1994, lors de la célébration du cinquantième anniversaire de la Libération de Paris, le président de la République, le premier

ministre Édouard Balladur et le maire de Paris Jacques Chirac se sont retrouvés sur le parvis de l'Hôtel de Ville. Or, manifestement, le Président et Jacques Chirac sont heureux de se retrouver pour la circonstance. Le président de la République revoit, semble-t-il, avec plaisir son ancien premier ministre alors maire de Paris. Je note alors comme un fort courant de sympathie entre les deux hommes. Jacques Chirac, comme c'est l'usage, invite le président de la République à se rendre dans son bureau pour signer le livre d'or de la ville. Ils se parlent comme deux vieux amis, échangent rires et sourires devant un Balladur qui, resté seul sur le parvis de l'Hôtel de Ville, est manifestement atterré par cette complicité qui le relègue au simple rang de spectateur. Le premier ministre cache à grand-peine son agacement.

Une fois revenu à l'Élysée en cortège officiel, je me replace comme à mon habitude dans le parc, prêt à effectuer une sortie discrète. Sur le chemin qui nous ramène quai Branly, je dis au Président, à propos de cette rencontre : « Vous aviez l'air de bien vous amuser avec le maire de Paris.

– Pierre, M. Chirac est un homme sympathique et plein de cœur », me répond-il, en ajoutant immédiatement : « D'ailleurs, je préfère les hommes de cœur aux hommes de tête. »

J'ai donc su à ce moment précis quel était son candidat à droite : dès cette date, il avait choisi le candidat Chirac contre le candidat Balladur. À partir de là, il eut à l'égard de Jacques Chirac une attitude plus amicale, plus conciliante. Entre août 1994 et mai 1995, les deux hommes, du fait de leurs fonctions officielles, se sont rencontrés à de multiples occasions. On sentait alors

l'engouement du Président pour Jacques Chirac et, à mon sens, la joie qu'éprouvait ce dernier à le rencontrer, toujours inquiet de sa santé.

Quant à l'identité du candidat de la gauche, elle ne faisait pas de doute pour le Président : ce serait Jospin. L'« éternel » Rocard ne pouvait être sérieusement candidat, pas plus que Fabius. À propos de ce dernier et de Jospin, le Président s'irritait souvent de la filiation que s'attribuaient les deux « fils naturels de Mitterrand ». « Mais enfin, me disait-il, j'ai déjà deux fils et cela me suffit amplement ! » En fait, il parlait peu de Jospin. Pour la bonne et simple raison qu'il avait autour de lui une petite cour qui le haïssait littéralement. D'ailleurs, les deux hommes ne se voyaient plus, et il a fallu toute la diplomatie de certains conseillers et amis du Président pour que des retrouvailles aient lieu à l'Élysée.

À moi, simple militant de base, il semblait important que le candidat du PS d'abord et de toute la gauche ensuite ne rompe pas tous les ponts avec le président de la République. Mais d'un côté Lionel Jospin voulait se détacher de la « mitterrandie ». De l'autre, le Président avait reçu comme un affront la fameuse petite phrase de son ancien ministre de l'Éducation nationale sur le « droit d'inventaire ». Pour ma part, je n'y ai jamais vu autre chose que des paroles de campagne électorale, de celles qui vont au-delà de ce que l'on pense vraiment. Il fallait évidemment que Jospin fasse entendre sa différence par rapport aux deux septennats écoulés. Inutile de dire que les proches conseillers du Président prenaient un malin plaisir à amplifier voire déformer sa démarche. J'ai toujours trouvé regrettable que l'entourage du Président n'ait pas essayé d'atténuer l'incident et le contentieux entre les deux hommes.

Quoi qu'il en soit, cette rencontre dont la presse n'a pas eu connaissance eut enfin lieu, après une remise de médailles dans un salon privé, bien avant l'annonce des candidatures officielles. Car le Président savait que Jospin pouvait réussir. Mais fondamentalement il ne pensait pas qu'un socialiste lui succéderait. Il voulait que la vie politique connaisse un nouveau tournant.

Quant à la candidature de Jacques Delors, il est incontestable qu'elle avait un moment séduit François Mitterrand. À ses yeux, il aurait été un successeur parfaitement honorable et souhaitable. Mais Delors, lui, ne se décidait pas, laissant les choses traîner en longueur là où il aurait fallu prendre une décision capitale. Le PS, en ordre de bataille, ne pouvait se satisfaire de ces atermoiements incongrus. Et la candidature de Lionel Jospin semblait beaucoup plus affirmée. L'attitude de Jacques Delors en ces circonstances irritait fortement un François Mitterrand pourtant bien disposé à son égard. Alors qu'un jour je lui faisais part de mon inquiétude quant à l'irrésolution de ce candidat, François Mitterrand me fit cette réponse empreinte de regret : « Il voudrait être un président nommé par avance et non pas élu. Il a peur de ne pas disposer d'une majorité une fois arrivé à l'Élysée. Mais une majorité, cela se cherche et cela se trouve. »

Les événements lui ont donné raison.

« Bien joué, Pierre ! »

Mais revenons à cette mémorable journée de la passation de pouvoir. Mon principal problème résidait dans le

choix de la voiture officielle dans laquelle le Président, son épouse et moi-même sortirions de l'Élysée ! Quelques semaines auparavant, j'avais rencontré les représentants de chez Citroën, qui déjà commençaient à lorgner vers l'Élysée : depuis 1981, en effet, le parc présidentiel ne comptait presque plus que des Renault. Certes, selon l'usage établi, le premier ministre Édouard Balladur avait déjà alloué une Safrane à François Mitterrand, en sa qualité future d'ancien Président. Mais une seule voiture ne suffirait évidemment pas, notamment dans le cas des déplacements en province qu'il ne manquerait pas d'effectuer, à Latche ou ailleurs. Il me fallait donc trouver un second véhicule. D'où cette rencontre avec les représentants de la marque aux chevrons. Je leur ai clairement mis le marché en main : « Si Tonton quitte l'Élysée en Citroën, il faut que vous me garantissiez qu'il recevra de votre part une voiture à vie ! » Le marché fut conclu assez rapidement. Je ne compris que trois jours plus tard, en découvrant dans la presse la nouvelle campagne publicitaire de Citroën. On y voyait François Mitterrand sortant en voiture de l'Élysée avec cette simple mention : « Au moment des grands départs, il est bon de savoir que l'on peut compter sur sa voiture... » Inutile de préciser que cela ne figurait pas dans le contrat passé. Quelques jours après, dans la voiture, le Patron m'apostrophe : « Dites donc, Pierre, vous avez touché combien pour cette publicité ? » Moi, offusqué : « Mais rien du tout, je vous assure, je n'étais même pas au courant. » Je lui explique alors la tractation initiale avec Citroën. « Vous avez bien joué, me dit-il, mais j'ai du mal à croire que vous n'avez rien touché ! » En fait, il était persuadé de mon honnêteté, mais l'affaire le

fit beaucoup rire et il aimait me taquiner Fondamentalement, il était très heureux de ce second véhicule qui lui faciliterait la vie.

Retour à la maison mère

La passation des pouvoirs a donc lieu, selon le protocole établi. Pendant ce temps, Danielle Mitterrand est sortie pour la dernière fois, elle aussi, de son bureau élyséen. Fidèle à sa légendaire discrétion et pour échapper à des photographes trop empressés à son goût, elle vient s'asseoir dans la voiture. J'ai le très net sentiment que pour elle aussi la page est définitivement tournée. « Ça y est, Pierre, me dit-elle, c'est une grande période qui s'achève. Je pense que François est content de pouvoir terminer ce second septennat sans grands encombres. » Quant à moi, j'ai presque une petite larme en voyant mon épouse, intendante adjointe à l'Élysée, qui, comme tout le personnel, assiste à l'événement depuis sa fenêtre. Je la sens malheureuse de « notre » départ, se demandant quand elle reverra François Mitterrand. Parmi ce personnel élyséen, certains socialistes pur sucre vont très rapidement se transformer, comme il se doit, en chiraquiens de la première heure – c'est humain. Je quitte sans trop de regret au fond cet environnement professionnel si particulier : quatorze ans, c'est long !

Danielle et François Mitterrand montent à bord de la fameuse Citroën, le Dr Tarot est assis à mes côtés. Juste à la sortie du palais présidentiel, nous découvrons une centaine de militants et de sympathisants socialistes groupés sur les trottoirs et qui applaudissent le président

sortant. « Dans quelques mois, ils ne se souviendront plus de moi » a murmuré François Mitterrand, comme s'il voulait déjà conjurer un désamour qu'il redoutait. Je pense qu'il avait peur que l'on ne parle pas de lui comme d'un grand président de la République. Et il ajouta : « D'ailleurs, ceux qui m'ont le moins connu et le moins aimé parleront le plus de moi. »

Comme prévu, nous prenons la direction de la rue de Solférino, où les dirigeants et les permanents du PS attendent Tonton. Et, pour la première fois depuis bien longtemps, le trajet s'effectue sans inotard, comme il l'avait souhaité. À notre arrivée, nous découvrons une rue de Solférino envahie par un millier de militants venus soutenir « leur » Président. Ce dernier est accueilli par le premier secrétaire de l'époque, Henri Emmanuelli. J'ai l'impression de revoir Mitterrand quinze ans auparavant. Il revient dans « son » Parti, au contact de ces gens avec lesquels il a vécu des moments intenses. Là, il redécouvre qu'il est chez lui. Ce bonheur se voit sur son visage. Après un entretien en tête à tête avec le premier secrétaire, il s'adresse à cette petite foule fervente, du haut d'une petite tribune dressée pour l'occasion : « En 1981, dit-il notamment, je vous avais dit que je reviendrais. Me voici parmi vous ! » L'émotion des militants est visible. Des larmes coulent sur des visages bouleversés. L'instant est historique pour le PS, chacun le sent bien. Et pour Tonton c'est également une façon de tourner la page après la campagne de Lionel Jospin au cours de laquelle, comme je l'ai déjà dit, les incompréhensions se sont multipliées entre les entoures des deux hommes.

Durant ces deux heures de retrouvailles, Tonton n'en finira pas de serrer les mains qui se tendent. Contraire-

Pendant vingt ans, Pierre Tourlier a vécu chaque jour aux côtés de François Mitterrand, dont il fut à la fois le chauffeur et le garde du corps. Surnommé jadis « la nou-nou du premier secrétaire », il devint plus tard le confident du président de la République. *Conduite à gauche* est le récit de ces années partagées.

Si ce livre n'est pas un livre de plus sur François Mitterrand, c'est tout simplement parce que Pierre Tourlier fut le témoin privilégié : Mazarine, les femmes du président, les voyages, la cour élyséenne, les inimitiés, les rancœurs, la maladie et les derniers jours... il a tout vécu, tout observé, et raconte tout à travers mille anecdotes drôles, sévères, tendres ou sarcastiques. Il ne cache rien, n'épargne personne, ni l'entourage, ni les ministres, ni les collaborateurs de l'Élysée... de François de Grossouvre au Dr Gubler en passant par Lionel Jospin et Jacques Chirac.

On découvre dans ce livre un Mitterrand humain, drôle, volontiers ironique. Un Mitterrand ému au plus haut point par sa fille. Un Mitterrand gourmand et gourmet. Un Mitterrand qui chantonne dans sa voiture. Un Mitterrand galvanisé par son combat contre la maladie et la mort attendue.

Un Mitterrand inconnu et plus proche que jamais.

Pierre Tourlier a cinquante-six ans. Sa collaboration personnelle avec François Mitterrand a commencé en 1974 et n'a cessé qu'avec la mort de l'ancien président de la République.

Photo de couverture :
© Schurr / Rush, 1979.

B 25037.7  3.00
ISBN 2.207.25037.7
99 FF TTC



Extrait de la publication